

Greffe du foie : Rennes à la pointe



Avec une moyenne de trois transplantations hépatiques par semaine, c'est le deuxième centre en France. Nous avons assisté à

une opération réalisée, au CHU de Rennes, par le Pr Boudjema et son équipe. Quatre heures d'intervention pour sauver une vie.

En dernière page

Le Pr Boudjema, l'homme aux mille greffes de foie

Sommité internationale dans les transplantations hépatiques, Karim Boudjema a déjà plus de mille greffes de foie à son actif. Il a fait du CHU un centre d'excellence dans cette spécialité.

2 h 30 du matin. Karim Boudjema masse délicatement le foie qu'il vient de greffer dans le ventre de son patient. « À chaque fois je suis émerveillé de voir cet organe reprendre vie dès qu'on le revascularise. Il y a un côté magique », explique-t-il.

Un émerveillement que les 1 000 greffes qu'il a déjà réalisées n'ont jamais entamé. Un foie qui revit et un patient de 57 ans, condamné à très court terme sans cette opération, qui a gagné une espérance de vie beaucoup plus longue.

Moins d'une dizaine dans le monde

Chef du service de chirurgie viscérale du CHU de Rennes, Karim Boudjema, « 59 ans déjà », comme il le dit, est une référence internationale dans son domaine. Moins d'une dizaine de chirurgiens dans le monde ont son expertise et son talent. C'est aussi lui qui a mis au point, première mondiale, la greffe auxiliaire du foie.

Et pourtant, il reste un homme modeste et d'une rare simplicité avec de grands idéaux humanitaires. Exigeant dans son métier mais très accessible. Des cheveux blancs, une grande stature longiligne et un regard qui semble toujours porter loin. Sauver des vies est son quotidien.

« Souvent, le patient ne survivait pas »

Karim Boudjema voit le jour à Taher, petite ville de Kabylie (Algérie). Son père est médecin, son grand-père ouvrier.

En 1973, le jeune homme traverse la Méditerranée pour faire ses études de médecine en France, à Paris, puis son internat en chirurgie, à Strasbourg. « Une école à laquelle je dois beaucoup et qui est pour moi l'une des plus grandes écoles de chirurgie européenne. »

Là, auprès de ses maîtres, il se passionne pour les greffes du foie. « Je me rappelle des premières que j'ai réalisées. À l'époque, elles pou-



Le professeur Karim Boudjema et le Dr Ammar Dehlawi, qui se forme à la greffe du foie à Pontchaillou.

vaient durer plus de douze heures, voire dix-huit heures. Souvent, le patient ne survivait pas. »

Puis, en 1998, il fait le choix du CHU de Rennes qui cherchait à développer l'activité hépatique. Il se révèle à la hauteur... Et bien plus que ça encore. « Aujourd'hui, on réalise une greffe en moins de quatre heures. Et ça marche quasiment à tous les coups. » Pourquoi ? « Le progrès du matériel, de nos techniques, de la réanimation... »

Candidat aux municipales de 2008

Une fierté pour cet homme dont l'une des plus grandes satisfactions est aussi de transmettre son savoir. Aux étudiants, en fac de médecine, mais aussi à ses collègues, en France et à travers le monde, dont l'Algérie où il se rend régulièrement pour opérer. « Actuellement, au CHU, nous

sommes cinq chirurgiens à pratiquer les greffes. » Une école de l'excellence.

En 2008, il se lance dans la politique et se présente comme candidat à la mairie de Rennes face à Daniel Delaveau. Une expérience qu'il ne regrette pas, même si elle a été éprouvante pour lui. La machine socialiste ne l'a pas épargné. Aurait-il été un bon maire ? Sans doute. Mais nombre de gens se sont aussi réjouis de garder un formidable chirurgien.

Quand il n'opère pas et ne forme pas, il consacre beaucoup de temps au fonds Nominoë, dont il est le co-

fondateur et le président du comité scientifique. « C'est un fonds de dotation qui fait participer la population et une région dans le monde de sa santé. La santé c'est l'affaire de tous. »

Nominoë a déjà permis la construction de maisons d'accueils pour les familles des enfants hospitalisés à l'hôpital Sud et d'une « biobanque » porteuse d'espoir pour la recherche.

Samuel NOHRA.

Lire également en dernière page et nos reportages, photos et vidéo, sur ouest-france.fr

« Des maires, ça se trouve facilement. Des chirurgiens avec son expérience, non. »

Un collègue du CHU du professeur Boudjema.

Quatre heures pour greffer un foie et sauver une vie



Le professeur Karim Boudjema.

Plus de 2 000 greffes du foie ont déjà été pratiquées au CHU de Rennes depuis 1978. Des opérations toujours très délicates. Pour les patients, c'est un nouveau ticket pour la vie. Du côté du professeur Karim Boudjema et de son équipe, un défi régulier où l'erreur n'est pas une option.



23 h 50. Le nouveau foie préparé par une chirurgienne est confié au professeur Boudjema qui va le « reconnecter » dans le corps du patient.

« 22 h 15, on incise ! » Armé d'un bistouri électrique, le professeur Karim Boudjema commence à ouvrir le ventre de son patient. Un homme de 57 ans souffrant d'une très grave maladie hépatique. « Sans cette greffe, son espérance de vie n'aurait pas excédé trois à quatre semaines. Son foie ne fonctionnait plus du tout et n'était plus capable de fabriquer les substances essentielles à la vie. Les jours précédant l'opération, il était d'ailleurs en réanimation et intubé », explique le chirurgien rennais, une sommité internationale dans son domaine. À son actif, plus de mille transplantations hépatiques. Un sacré savoir-faire qu'il transmet aux nouvelles générations de chirurgiens.

L'ambiance dans le bloc est étonnamment calme. Uniquement rythmée par les bips des moniteurs de surveillance des fonctions vitales. Deux chirurgiens assistent le Pr Boudjema. À côté de lui, surtout, se trouve Laurence Croci-Henrio, infirmière de bloc opératoire et instrumentaliste. C'est elle, dans la zone stérile, qui est chargée de lui passer les instruments. Pincés, aiguilles, fils de suture avec leurs crochets. « Elle a un rôle essentiel et connaît parfaitement chaque phase de ce type

d'opération. Elle anticipe les instruments dont j'ai besoin. »

Effectivement, avant même que la main du professeur ne pointe vers elle, le bon outil ou le bon calibre de fil sont déjà prêts à être saisis. Une synchronisation impressionnante. Pas de perte de temps, peu de paroles superflues mais une grande efficacité.

Derrière le rideau bleu cachant la tête du patient, c'est la zone des anesthésistes réanimateurs. « Nous devons aider le chirurgien à ce que le patient garde des fonctions hémodynamiques correctes », explique Amandine Le Gall, médecin anesthésiste. Un véritable numéro d'équilibriste où il faut jongler avec des variables vitales, comme la coagulation ou la pression sanguine. « Elles peuvent s'effondrer à n'importe quel moment. On doit pouvoir réagir très vite. » Une attention de chaque instant.

Alors que le Pr Boudjema continue à « détacher » le foie malade, la porte du bloc s'ouvre. Il est 22 h 52. Aude Merdrignac, chirurgienne viscérale, et Abdu Guled-Shabed, interne, apportent le greffon soigneusement emballé dans un conteneur spécial. « Nous l'avons prélevé cet après-midi sur un patient en mort

cérébrale. Il était compatible avec notre patient qui était en liste prioritaire pour une greffe. »

Sans perdre de temps, le duo extrait le foie de sa boîte et le place dans une bassine réfrigérée. « Il pèse 2 kg et il est impeccable. Nous devons le préparer pour l'implantation. Isoler les vaisseaux, artères et veines pour les suturer sur le receveur. » Un travail de haute précision avec le chronomètre qui tourne.

« Ça reste toujours magique pour moi »

23 h 50. Le chirurgien retire le foie malade. À l'œil nu et sans être spécialiste, on devine qu'il est en très mauvais état. D'un rouge nécrosé et d'aspect très granuleux. Rien à voir avec le foie sain, marron clair et lisse, sur lequel la chirurgienne continue de travailler. « Vous êtes prêts ? », lance le Pr Boudjema. « Oui, on vient de finir de vérifier l'étanchéité des artères. On vous le donne. »

Avec précaution, le chirurgien saisit l'organe et le place dans la cavité abdominale. « Le travail maintenant consiste à reconnecter les artères,

les veines et les voies biliaires... C'est de la couture ! Le plus difficile a été de retirer le foie malade. » Minutieusement, il va « rebrancher » l'organe. Près d'une heure de travail hyper-concentré. « Voilà, c'est fait. » Il masse le nouvel organe. « Regardez, il reprend déjà des couleurs. » Sourire dans les yeux et derrière le masque. Même à plus de mille greffes, le toubib s'émerveille encore de voir un organe hépatique reprendre vie. « Ça reste toujours magique pour moi. »

Un dernier test à l'échographe pour vérifier que les flux sanguins circulent correctement et l'opération est quasi achevée. Il est 2 h 30 du matin. Le

ventre du patient est recousu, ses constantes vitales sont optimales. L'équipe peut enfin relâcher la pression. L'opération s'est parfaitement déroulée.

3 h du matin. Fin du marathon. Karim Boudjema regagne son bureau pour se changer. Ses traits sont fatigués. Dans quelques heures, il sera de nouveau dans son service. En moyenne, trois greffes y sont réalisées par semaine !

Texte : Samuel NOHRA.
Photo : Joël LE GALL.

Notre reportage vidéo et nos photos sur ouest-france.fr

Il y a trente ans, jusqu'à 18 heures sur le billard !

Le CHU de Rennes est le deuxième centre de transplantation hépatique de France en nombre d'opérations effectuées, derrière le centre Paul-Brousse à Villejuif (Val-de-Marne). 2 109 greffes hépatiques y ont été réalisées depuis le 21 avril 1978, 122 en 2016. « Les premières auxquelles j'ai assisté dans les années 1980 pouvaient durer près de douze heures, voire dix-huit heures. Et souvent, le patient ne survivait pas, se remémore le Pr Karim Bou-

djema. Aujourd'hui, une opération dure entre deux et six heures, et quasiment toutes sont couronnées de succès. »

Comment expliquer ces progrès ? « Il y a les compétences des chirurgiens mais aussi une impressionnante évolution technologique. Le bistouri électrique, l'aspiration, les machines de monitoring. Et, surtout, le rôle des anesthésistes réanimateurs qui surveillent et maintiennent les constantes vitales. »